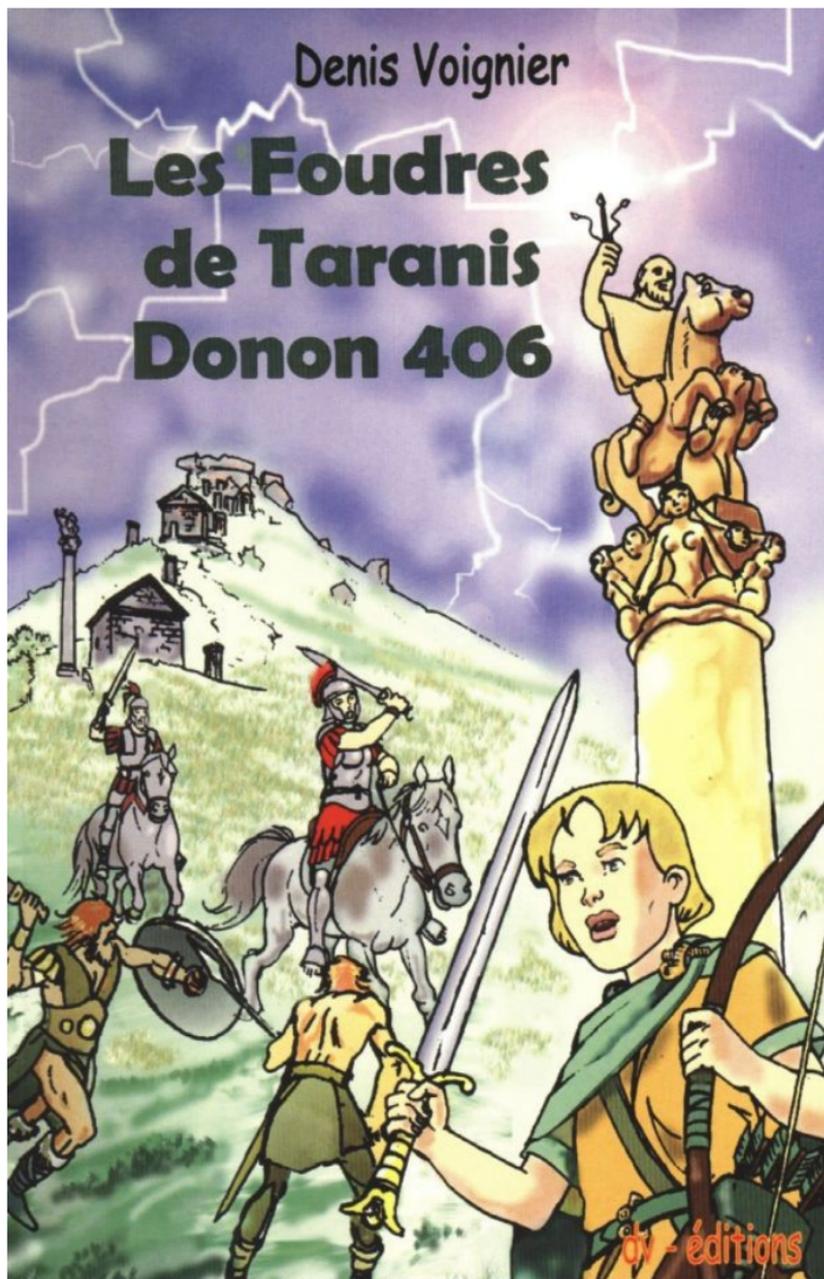


Denis Voignier

# Les Foudres de Taranis Donon 406



# LES FOUDRES DE TARANIS ( DONON 406 )



# INTRODUCTION

L'histoire qui va suivre a certainement existé. Elle n'est pas que le fruit de l'imagination mais reflète aussi des vérités historiques parvenues jusqu'à nous: écrits, vestiges, traces dans la pierre, dans le bois et dans le sol. Ajoutons des bruits, des rumeurs venus de la nuit des temps quand les vagues destructrices fondirent sur nos régions pour mettre à mal une Pax Romana déjà chancelante.

Cette histoire est aussi celle d'un site qui a su

traverser le Temps, d'un site qui de sacré et de majestueux a gardé le caractère. Les hommes viennent encore l'admirer chaque jour, le découvrir, tenter de le comprendre.

Cette histoire se passe au Donon\*, en ces temps où le pouvoir de la Montagne Sacrée fut plus nécessaire que jamais pour protéger les êtres qui voyaient venir leur fin.

Vivez ces quelques pages avec Aetius qui par son courage, sa foi, ses croyances en un monde juste tentera l'impossible pour sauver les siens.

## 1

Aetius le savait, il n'aurait pas dû s'aventurer aussi loin ce jour-là. Mais la viande commençait à faire cruellement défaut et il s'était décidé à partir à la chasse au gros gibier. Il était parti bien avant le lever du jour car sa mère l'aurait sans doute dissuadé de prendre cette initiative. Il avait laissé derrière lui le regroupement de maisons pour gagner la profonde forêt et avait marché un bon moment.

Ayant certainement parcouru plusieurs lieues il n'avait pourtant aperçu aucun signe de gibier escompté. Cela lui avait paru étrange.

A cette époque de l'année les animaux se

regroupent en hardes nombreuses. Mais ce matin le calme et le silence l'étonnèrent. Les brumes épaisses enveloppaient les troncs longilignes des bouleaux et il avait eu la riche idée de se vêtir de son bリアud de laine sur lequel il avait passé une veste de cuir épais afin de se prémunir de l'humidité. A sa main gauche son arc léger en bois de frêne et dans l'autre main, une flèche, prête à être encochée.

C'est que du haut de ses quatorze ans, Aetius n'avait pas froid aux yeux. Grand, plutôt athlétique, les muscles des bras et des jambes plutôt déliés, il déplaçait une stature imposante pour son âge avec une souplesse de félin. Son regard perçant, d'un gris métallique, scrutait en permanence les alentours. Tous ses sens en éveil, il guettait le moindre signe qui aurait pu le mettre en alerte. Son habitude de la forêt lui permettait de décoder chacun des plus imperceptibles signes.

Le bruit se fit entendre. D'abord ténu, comme

un bruissement de feuilles foulées, puis plus perceptible, accompagné d'un bruit rythmé, régulier et plus soutenu.

" En voilà un, pensa Aetius ", qui armait déjà son arc.

Son regard fouillait la ligne sombre des sapins, un peu sur la gauche, un stade\* plus loin. D'après le bruit maintenant plus fort, l'animal devait être de taille.

" Très gros, vraiment très gros ", se dit-il en même temps que sa propre réflexion fit naître en lui un sentiment d'inquiétude. Cela déclencha chez lui un réflexe immédiat de prudence et il se jeta à plat ventre dans le tapis épais de feuilles rousses, au creux d'un talus qui jouxtait de grands chênes centenaires. Bien lui en prit, car son gibier apparut à la lisière des sapins: deux cavaliers montés sur de lourds chevaux courts sur pattes. Deux cavaliers qu'Aetius n'eut aucune peine à identifier, deux pillards de cette horde de Francs Rhénans\* qui

écumaient la région depuis quelque temps. Deux pillards qui se livraient certainement à la même activité que lui mais qu'il valait mieux éviter. Ce qui étonna Aetius, c'est que ces deux pillards se soient aventurés aussi près du campement.

Les deux cavaliers étaient vêtus d'amples tuniques de toile épaisse qui leur couvraient les genoux. Ils portaient de grosses bottes fourrées, tout comme les chapeaux vaguement pointus qu'ils avaient sur le sommet de leurs visages patibulaires. Une longue épée était glissée dans leur ceinture de cuir. Ils s'arrêtèrent, leurs chevaux humant soudainement l'air autour d'eux. Les pillards ne s'y trompaient pas. Ces chevaux, peu esthétiques ni rapides, étaient robustes et dotés d'une sorte de flair comparable à celui des plus fins limiers. Ceci faisait d'eux d'excellents chevaux à pister un animal. Aetius se recroquevilla un peu plus dans son tapis de feuilles.

Les minutes qui suivirent lui parurent interminables, le silence pesant comme une chape de plomb sur les alentours. Le temps était comme arrêté et Aetius sentait son sang battre dans ses artères. Les deux hommes échangeaient des propos dans une langue qu'il ne comprenait pas.

Enfin, sur un signe de celui qui se trouvait devant, ils poussèrent un cri aigu et reprirent leur avancée dans le sous-bois, pour disparaître à l'opposé des grands chênes. Aetius aspira une grande goulée d'air frais qui lui permit de retrouver un peu de calme. Pendant quelques instants il avait réellement craint d'être découvert.

Il décida qu'il valait mieux cesser sa partie de chasse pour aujourd'hui et regagner des lieux plus sûrs. D'ailleurs, il rendrait compte aux gardes du campement de la présence de pillards à peu de distance en réalité. Cela valait la peine d'être examiné et peut-être des

mesures supplémentaires de protection seraient-elles mises en place. S'étant assuré discrètement que les deux cavaliers avaient bien disparu, il sortit de sa cachette et regagna rapidement le semblant de sentier qui le ramènerait chez lui. Il marchait d'un pas rapide, bien décidé à mettre le plus de distance entre ces hommes et lui.

Il remonta la longue pente des feuillus, traversa par deux fois le ruisseau de Bellus qui faisait ici quelques méandres entre les pierres de grès et les mousses aquatiques. Il avançait l'esprit plus serein, lorsqu'un nouveau bruit, montant rapidement en intensité se fit entendre. Cette fois, il n'eut pas le temps d'en chercher l'origine: il l'avait devant lui, à quelques pas\* seulement. Un cavalier, semblable à ceux entr'aperçus tantôt, se tenait là, dans le creux d'une ravine, juché sur son cheval bas. Il tenait son épée dressée et un mauvais sourire, presque un rictus, tordait son

visage. Ses petits yeux noirs brillèrent d'une lueur mauvaise.

## 2

Aetius estima rapidement la situation. Ce gars-là, devant lui, n'était pas animé des meilleures intentions et lui, si jeune et si peu aguerri était une proie facile. Son seul salut résidait dans la fuite. Aussi, sans attendre la charge de son adversaire, il quitta le sentier et s'enfonça résolument sur sa gauche, à travers bois. Galopant et sautant, courbé en deux, il se fondit dans l'entrelacement des basses branches des jeunes hêtres et des fougères. Derrière lui, les pas lourds du cheval se firent entendre, le cavalier poussant des cris stridents

qui outre le fait de glacer le sang du fuyard pouvaient aussi avoir pour conséquence de prévenir les autres cavaliers.

Contrairement à ce qu'Aetius avait espéré, la végétation dense ne semblait pas gêner le poursuivant. Le cheval, robuste, se frayait aisément un chemin et balayait les jeunes arbres comme de simples brindilles. Il lui sembla même que l'adversaire se rapprochait. Pourtant, il n'osait se retourner, par crainte de perdre du temps et de constater que l'écart se réduisait. Puis, le terrain se fit plus mouvementé, plus accidenté et Aetius reprit l'avantage. Le cheval ne trouvait pas toujours ses appuis, ses sabots venaient souvent à glisser et il se retardait d'autant, au grand désespoir du cavalier qui poussait maintenant des cris de rage. Cette fuite éperdue dura un long moment, suffisamment longtemps pour qu'Aetius commence à ressentir les premiers effets de la fatigue, de l'essoufflement, des

douleurs dans les jambes. C'est là que le cheval reprenait l'avantage. Alors il se mit à penser à sa maison de bois et de pierre, à sa mère au doux visage qui devait s'inquiéter et l'attendre sur le pas de la porte, à ses camarades de jeux, à son amie Flora qu'il ne reverrait peut-être pas. Mais quelle idée insensée avait-il eue de s'aventurer si loin et de surcroît en cette période où, chacun le savait, la région n'était pas sûre. Son pied se prit dans une racine noueuse d'épicéa qui émergeait du tapis d'aiguilles. Trop tard, il s'affala de tout son long, face contre terre et rapidement se retourna sur le dos. Le cheval était là, à quelques pas, le cavalier brandissait son épée. Dans son regard, une pointe de satisfaction, une lueur d'ivresse, de joie et de plaisir bestial. Mais ce regard fixait beaucoup trop celui du jeune homme et ne prêta pas attention aux mains agiles qui encochaient la flèche dans l'arc de frêne. Le trait partit dans un sifflement qui étonna

d'abord le guerrier puis le ramena à une dure réalité. La flèche s'était profondément fichée sous la clavicule droite, déchirant les chairs, obligeant l'homme à lâcher son épée et à se courber sur l'encolure de son cheval. Aetius ne demanda pas son reste, il se leva prestement et disparut entre les troncs.

Le campement se tenait à flanc de montagne, à quelques pas du col, sur une vaste esplanade qui avait été aménagée au début de l'arrivée des premiers colons romains. Il avait, en trois siècles d'existence, subi maintes modifications tant dans les matériaux utilisés pour les constructions que dans sa disposition générale. L'enceinte, maintenant beaucoup plus longue, ne mesurait pas moins de deux milles\* de pourtour. Des portes s'ouvraient vers les différents points cardinaux ce qui correspondait

à peu de choses près aux directions stratégiques du secteur, menant, par des voies plus ou moins bien pavées, vers les grandes villes de la province : Divodorum, Tullum, Brocomagus, Argentorate\*.

Derrière la palissade de bois renforcée à la base par une ossature de pierre, se dressaient les innombrables tentes des légionnaires, des cabanes et des halliers modestes ainsi que des habitations plus récentes, de pierre, aux toits tuilés, construites sur des lits de galets et de chaux. A intervalles réguliers, des tours de guets d'une vingtaine de pieds venaient s'accrocher à la palissade. Le pourtour en comptait bien une vingtaine. Au sommet de chacune de ces tourelles, deux hommes en armes scrutaient l'horizon, le glaive à la ceinture, le javelot posé contre la paroi, l'arc et le cor à portée de main. La surveillance ne se relâchait jamais, les équipes se relayant sans cesse, des soldats frais venant remplacer les

gardes qui commençaient à sommeiller, engourdis par l'inactivité.

Au-delà de la porte nord, le vicus\*, abritant la population locale puis, plus haut, veillant comme un gardien dont la vigilance ne se relâchait jamais, la Montagne Sacrée dressait sa majestueuse stature. Donum veillait. Donum surveillait. Donum rassurait et tranquillisait. A son sommet, les Dieux, assoupis mais présents, garantissaient la sécurité sur la région environnante.

Lorsque Aetius se présenta devant le titulus\*, les gardes de faction l'avaient repéré depuis un bon moment. Mais le garçon était connu de la plupart des soldats qui étaient casernés ici depuis de longs mois et ils ne firent aucune difficulté pour le laisser approcher. Il faut dire que le garçon battait souvent la campagne.

- Alors Aetius, quoi de neuf ce matin ? demanda l'un des gardes, un joufflu rougeaud porteur d'un casque bien trop petit pour son

énorme crâne chauve.

- Pas de très bonnes nouvelles, Florens, des pillards rôdent près d'ici.

- Comment cela ?

- Des Rhénans, j'en ai d'abord croisé deux qui chassaient, je suppose, puis je suis tombé nez à nez avec un troisième qui voulait me découper en rondelles.

- Et alors ? questionna le second garde, vivement intéressé par le récit du jeune homme.

- Et alors ? J'ai dû me défendre, il était moins une. Je l'ai touché, avec ça, dit Aetius en désignant son arc. Je l'ai blessé, je crois.

- Ah là, il ne va pas apprécier ce tour, ton Rhéнан. Va voir le centurion Fibor, il doit être chez lui. Ton histoire devrait l'intéresser.

- C'est bien ce que je pensais. C'est pour cela que je suis venu vous voir.

- Tu as bien fait Aetius, va maintenant.